Cahiers Jean Lauthan

5 CORRESPONDANCE JEAN PAULHAN GIUSEPPE UNGARETTI 1921-1968



GALLIMARD







Société des Lecteurs de Jean Paulhan. Cahier nº 5.

© Éditions Gallimard, 1989.

Extrait de la publication

PRÉFACE

Dans une lettre datée du « Mardi 6 [novembre 1962] », Jean Paulhan écrivait à Giuseppe Ungaretti: « M. Rebay est ici: il travaille dans le grenier à lire les lettres que j'ai reçues de toi depuis 1920. Que tout cela est loin! Mais il nous fallait bien ces quarante ans pour rajeunir. Je t'embrasse, jeune frère. » Plus de vingt-cinq ans ont passé depuis. Grâce à l'aimable générosité de Jacqueline Paulhan et de Ninon Ungaretti Lafragola, voici mise à la disposition des chercheurs et de quiconque s'intéresse à la littérature et à l'histoire des idées en Europe entre les deux guerres et dans le second après-guerre, la correspondance de deux écrivains nés dans les années 1880 et devenus des acteurs de premier plan de notre siècle. Ce long intervalle de temps n'aura pas été vain si, comme nous l'espérons, il rend plus sereine, après la disparition des deux auteurs, la lecture des pages les plus enflammées du recueil: par exemple celles qui touchent aux prises de position politiques d'Ungaretti ou à ses opinions souvent violentes sur le monde littéraire de son époque, pour lesquelles nous disposons maintenant du recul nécessaire dans une plus large perspective historique et critique.

On a exclu de la présente édition quelques lettres d'Ungaretti jugées redondantes ou superflues, d'autant qu'elles auraient encore aggravé la disproportion dans le nombre des textes, déjà si fortement en sa faveur. Le poète mena une vie assez précaire jusqu'en 1942, date de son retour du Brésil, où il avait enseigné pendant plus de cinq ans à l'université de São Paulo. Avant de trouver une demeure stable, avec suffisamment d'espace pour ses livres et ses documents, il avait vécu à Alexandrie d'Égypte, sa ville natale, jusqu'en 1912; puis à Paris, rue des Carmes, durant deux années; puis surtout à Milan avant d'être enrôlé dans l'armée et de partir pour les tranchées du Carso en 1915; puis, après la guerre qui l'avait amené sur le front de Champagne où son régiment avait été affecté pour les derniers mois du conflit, démobilisé à Paris où il habitera de nouveau jusqu'à la fin 1921; enfin à Rome, mais avec des domiciles variés jusqu'au jour de l'embarquement pour São Paulo. Une conséquence directe de toutes ces pérégrinations et des fréquents déménagements fut que jusqu'en 1942 il ne conserva presque aucune des lettres reçues, pas même celles d'illustres correspondants français comme Apollinaire ou Valéry, ou italiens comme Pea, Prezzolini, Soffici, Papini, Cecchi, Carrà, d'autres encore, qui de leur côté gardèrent tous, heureusement, les missives d'Ungaretti, désormais publiées pour l'essentiel - ou en voie de publication. En ce qui concerne Paulhan, Ungaretti commença à conserver ses lettres, cas tout à fait unique, dès 1936, avant même son départ pour l'Amérique du Sud. Il n'empêche: pour les lecteurs de cette correspondance, la voix de Paulhan reste muette pendant les quinze premières années, si l'on excepte deux fragments de lettres recopiés par Ungaretti, dont l'un (de 1927), retrouvé tout dernièrement, a trait à Mussolini, et l'autre, plus ancien (de 1922), concerne le poète : Paulhan y déclare avoir été touché par le « bouleversement » qu'ont suscité en lui les poèmes d'Ungaretti et assure celui-ci de son amitié: « Ne doutez pas de mon amitié. Vous m'êtes nécessaire. » Ce passage a été sauvé parce que, dans un moment d'abattement causé par le manque d'attention et de respect de ses concitoyens envers sa poésie, Ungaretti le recopia rageusement dans une lettre adressée à Ardengo Soffici, voulant démontrer à ce dernier que s'il était injustement négligé par la critique italienne, il y avait au contraire en France quelqu'un pour l'admirer. Mais en 1922 Paulhan s'adressait encore à lui avec une certaine formalité, visible dans l'emploi du « vous », alors que dans la première lettre complète parvenue jusqu'à nous, datable de juillet 1936, non seulement il est passé au « tu » mais il l'appelle, ainsi qu'il continuera de le faire ensuite, « frère ». L'affectueuse appellation est un signe supplémentaire du lien qui unissait déjà très fermement les deux écrivains à cette époque : au cours de son existence, nous savons que Paulhan appela « frère » deux hommes seulement, Albert Uriet, l'ami peintre connu durant la Première Guerre mondiale, et Ungaretti. Celuici, pour sa part, dans la « Note introductive » composée en 1969, un an avant sa mort, pour son œuvre poétique, voulut rappeler que Paulhan avait été « plus qu'un ami pour [lui], un frère ».

Il est tout à fait exceptionnel que des relations littéraires se transforment en amitiés véritables, totales, profondes, plus fortes que les vicissitudes historiques adverses dont elles auraient pu sortir brisées. Tel fut pourtant le rapport qui rapprocha étroitement Jean Paulhan et Giuseppe Ungaretti pour près de cinquante ans. Français le premier, d'une famille appartenant aux milieux cultivés du Midi (son père avait été bibliothécaire et auteur d'écrits philosophiques connus), lui-même philosophe et d'abord enseignant, puis écrivain et essayiste des plus compétents et aigus, calviniste tempéré par un scepticisme à toute épreuve, homme d'esprit à la curiosité piquante et inlassable mais de tempérament réservé, presque timide de sa personne, à la voix calme; italien le second, fils de paysans lucquois à demi analphabètes que la misère familiale avait contraints à l'émigration en Afrique, catholique et croyant après une brève phase d'adolescence athée et libertaire, poète, exubérant de nature, parlant haut et roulant les R, les yeux enflammés, prêt par passion à se laisser aller à des transports de colère: qu'est-ce qui les poussa l'un vers l'autre, pour les tenir unis ensuite pour toujours? Sans doute, à part l'attirance probable du contraire de soi, d'abord la commune générosité de cœur, un identique sentiment du caractère sacré de l'amitié, une même foi dans l'art et le respect réciproque sur le plan humain et professionnel; en second lieu l'amour pour leurs deux pays, l'espoir (et le rêve) que dans une Europe à reconstruire de fond en comble, France et Italie, oubliant vieilles rancœurs et rivalités, pourraient enfin s'avancer côte à côte, comme un exemple de tolérance et de collaboration entre les hommes: « Il faut, je pense » - c'est Ungaretti qui écrit, au début de l'année 1946 - « travailler enfin à trouver une entente entre nos deux pays. [...] Pour devenir de bons voisins, il faudrait qu'ils apprennent à se traiter et à s'aimer comme si les frontières n'existaient pas. Ce sont - les frontières - encore des sentiments de sauvages ». Dans le cadre de leur vie privée, le désir d'être ensemble et de profiter mutuellement, sans longues interruptions, de leur compagnie prit, après la mort de la femme d'Ungaretti, la forme concrète d'un projet sérieusement caressé de partager un appartement à Paris et, plus tard, de l'offre de Paulhan mettant à la disposition de son ami une pièce de sa maison rue des Arènes: « Il serait [...] bon de vieillir ensemble, lui écritil en décembre 1958. Oui, ce serait ce qui pourrait nous, ou du moins m'arriver de mieux. Voilà. Là-dessus, je t'embrasse fort. »

Paulhan et Ungaretti s'étaient rencontrés, comme l'un et l'autre eurent l'occasion de me le confirmer oralement, chez Breton après la guerre; puis ils se perdirent de vue environ deux ans, avant de se revoir par hasard en févriermars 1921, ainsi qu'on peut le lire dans la première lettre de ce recueil. Paulhan avait alors trente-six ans, il avait

été nommé récemment secrétaire de la Nouvelle Revue Francaise et venait de publier l'un des plus exemplaires de ses fameux « contes », Aytré qui perd l'habitude. Ungaretti, tout juste âgé de trente-trois ans, avait été durant un an (février 1919-janvier 1920), à l'occasion de la Conférence de la Paix, correspondant à Paris du Popolo d'Italia, le quotidien fondé et dirigé par Mussolini. Remplacé de manière expéditive et presque sans préavis pour des raisons peu claires, il avait dû accepter, pour vivre, l'emploi subalterne de rédaction quotidienne de la revue de presse étrangère pour le compte de l'ambassade d'Italie. Quelques mois plus tard, il avait épousé (le 3 juin 1920) une jeune femme de Clermont-Ferrand, Jeanne Dupoix, qui attendait à présent leur premier enfant. Les temps n'étaient pas faciles pour Ungaretti, y compris par rapport à sa vocation et à son activité de poète. Il avait à son actif trois volumes de vers, depuis Il Porto sepolto, écrit pour l'essentiel dans les tranchées ou à l'arrière entre deux combats et publié en 1916; puis La Guerre, recueil français mais pour l'essentiel traduit de l'italien, publié de façon aussi modeste à Paris en janvier 1919; enfin Allegria di naufragi, imprimé à Florence à la fin de cette même année, qui contenait presque toute sa production lyrique en italien, les textes français de La Guerre accrus d'une poésie supplémentaire, plus une section nouvelle, P[aris] L[yon] M[éditerranée], constituée de trois compositions en français dédiées respectivement à A. Breton, B. Cendrars et A. Salmon, très élaborées du point de vue du style et de la technique poétique et dignes de faire compter leur auteur au nombre des poètes d'avantgarde en France. Mais en dépit de tels remarquables résultats, au moment où il écrivait cette première lettre à Paulhan, Ungaretti traversait une crise existentielle profonde, remettant en cause non seulement les raisons de son art mais celles de sa vie même (la pensée de la mort, de l'extrême « naufrage », comme on peut le voir clairement dans son œuvre et ponctuellement en divers endroits de

la présente correspondance, n'abandonna jamais ce grand poète de l'« allégresse »). Il s'agissait alors surtout d'une crise de confiance en soi et en ses propres forces, rendue plus aiguë par les pénibles conditions de sa situation économique et professionnelle et par le manque d'attention que sa poésie, comme on l'a vu, lui semblait avoir reçu en Italie. Parmi les lettres d'Ungaretti à Soffici il en est une du 3 janvier 1921, donc de peu antérieure au début de la correspondance avec Paulhan, qu'il importe de citer ici car elle en constitue en quelque sorte un préambule:

« Mon cher Soffici, voici les nouvelles : j'ai pris femme : une gracieuse jeune fille qui berce, avec une abnégation infinie, mon temps amer. Nous attendons un enfant: Dieu veuille qu'il soit la fleur lumineuse de cette nuit! [Mais le fils attendu durant l'été sera mort-né.] Je ne suis pas un résigné, ni un triste; je n'ai pas de paix. [...] Un charme a été rompu; les hommes n'ont plus rien en commun, hormis leur délirante douleur, et cela même les sépare et les heurte. [...] Je vis seul; je lis beaucoup de journaux - hélas! et j'en sors dégoûté pour toute autre lecture... Mais je n'ai envie de voir personne; je fuis; je m'isole comme un pauvre hère persécuté, et puis je ris tout seul, lugubrement. [...] Qui donc sait encore ce qu'est l'art, qui sait encore ce qu'est la vie, qui sait encore regarder en soi-même sans la terreur d'une déception de plus, après tant d'autres? J'écris; parfois; il y a déjà tant de papier taché de mots comme d'un mauvais sang, dans une enveloppe qu'un jour ou l'autre je jetterai dans cette cheminée que je regarde des heures et des heures, la nuit, comme un insensé. Mon cher, mon cher Soffici, chaque fois j'ai cru toucher le ciel, puis j'ai relu et je me suis senti ridicule, et je me suis juré de ne pas recommencer; ah! l'art : il ne me manquait plus que cette autre dérision! Bonne année, Soffici, ainsi qu'à ta petite fille et à ta femme. J'ai besoin de

beaucoup d'amour. Je t'embrasse, ton Ungaretti, 9 rue Camp. Première, Paris XIV. »

Or, voilà que peu après cet homme qui avait « besoin de beaucoup d'amour » rencontre Paulhan, sans doute à la galerie Paul Guillaume qui exposait en permanence des tableaux de Chirico. Saisissant l'occasion de leur commune admiration pour le peintre italien, Ungaretti proposa aussitôt à Paulhan un rendez-vous, « si vous voulez bien m'accorder votre amitié », en lui faisant parvenir un recueil de ses vers (presque sûrement le dernier) avant de lui écrire à nouveau pour savoir s'il l'avait lu, et pour s'excuser si l'« art » restait quelque chose « que je n'ai malheureusement pas encore atteint »... Mais dès cette première lettre il lui parlait d'un « souci de vieillir [...] qui nous ramène constamment aux examens de conscience, aux scrupules et aux remords »; ce qui n'est autre qu'une élaboration du thème central d'O notte, première composition de sa nouvelle saison poétique, précisément inaugurée à Paris dans ces années d'après-guerre et comprenant les textes plus tard réunis dans le volume intitulé Sentimento del tempo. De même, les allusions à l'impossibilité de vivre « sans ancêtres », c'est-à-dire de se sentir, dans l'acte créateur, totalement neuf et autonome, libre de tout passé, reçoivent là leur plein développement (déjà La Guerre se fermait sur « un réveil / de regrets / d'ancêtres »); ou encore, la référence aux « désirs téméraires de divinité », annonce d'un motif récurrent de ce livre, dans des poèmes d'importance centrale comme «Inno alla morte» ou, plus tard, «La morte meditata ». Dans son travail en langue française aussi, Ungaretti cherche alors, ayant doublé le cap de L'Allegria, le second souffle des Notes pour une poésie que Paulhan lui fera publier dans Commerce dès 1925.

L'échange épistolaire entre les deux écrivains offre, sur près d'un demi-siècle, une documentation de première main concernant la progression d'Ungaretti en tant que poète et les vicissitudes de sa carrière littéraire, mais aussi, plus généralement, sa personnalité et ses idées : en tant que tel, il est une source d'informations irremplaçable pour la critique et tous les lecteurs de son œuvre. Sur le versant des lettres françaises, par exemple, Ungaretti y parle de son admiration pour Gide, Valéry et Perse et de son respect contrarié pour Breton, dont il écrit (septembre 1926) : « Je l'ai beaucoup aimé », alors même que Breton l'avait accusé directement et en termes sévères de s'être « trompé gravement [en adhérant au fascisme] à une heure où des hommes comme vous ne doivent pour rien au monde se tromper ». Sur le versant italien, un intérêt particulier s'attache aux lettres qui reflètent la rivalité littéraire avec Cardarelli et Bontempelli (cette dernière aboutit à un duel dans lequel Ungaretti fut blessé); ou la faible estime, pour ne pas dire le mépris, envers Croce; ou les jugements incrovablement négatifs sur son cadet Montale, confirmés à plusieurs reprises, jusqu'en 1953 lorsque pour la première fois il reconnaît au moins, presque dirait-on à contrecœur, que le poète ligure a « du talent » - encore le dépeint-il comme un « conformiste » pour avoir accepté de collaborer au Corriere della Sera. Ce n'est que cinq ans plus tard, en 1958, qu'Ungaretti se ravisera sur le compte de son grand contemporain; alors, disons-le à son honneur, il le recommandera enfin sans réserve à l'attention de Paulhan en dépit des doutes et hésitations de celui-ci, qui avait lu Montale uniquement en traduction: « Toute traduction dénature un texte, et Montale est particulièrement difficile à traduire: ses vers sont construits sur des allitérations, des jeux qui mettent en valeur des mots "précieux", du langage des métiers, etc. qui deviennent admirables et même séduisants par sa prouesse technique. C'est en tout cas un poète, et il faudrait le publier, certainement un très bon poète.»

En grand nombre surtout dans la première partie de la correspondance, c'est-à-dire jusqu'à l'interruption de cinq ans (novembre 1939-octobre 1944) imposée par la guerre,

les lettres qui dépeignent les aspects les plus dramatiques de la vie d'Ungaretti sont particulièrement émouvantes. On y suit la lutte anxieuse, souvent désespérée, pour faire vivre sa famille, avec pour seul soulagement l'allocation mensuelle de mille cinq cents lires décrétée par Mussolini en 1934, avant l'obtention, trois ans plus tard, d'une chaire universitaire au Brésil; la mort, dans ce pays, de son fils Antonietto âgé de neuf ans; surtout, à cause aussi de son importance historique en tant que document d'une époque, sa longue expérience du fascisme : on peut revivre là, audelà du cas personnel, l'erreur funeste de nombreux intellectuels italiens. Ce n'est qu'en décembre 1944, lorsque après la libération de Rome la correspondance entre les deux amis pourra reprendre que, en réponse à la première lettre reçue de Paulhan (celui-ci le mettait au courant du rôle actif qu'il avait eu dans la Résistance, de sa première arrestation en 1941, puis des mois de clandestinité jusqu'à la Libération), Ungaretti, « la tête encore pleine de brouillard et d'horreur », lui apprendra que lui aussi a été arrêté et « exclu du parti pour un an » à cause de son opposition à la guerre et aux lois raciales. Reste le fait que, d'après le recueil de lettres tel qu'il nous est parvenu jusqu'au déclenchement du conflit, on ne voit pas la moindre manifestation d'une opposition claire au fascisme; au contraire, son adhésion à la politique du parti (« C'est mon grand honneur d'être [italien et fasciste] », 1928) et son admiration doublée d'une dévotion personnelle pour Mussolini (« un homme grand dans le sens le plus pur du mot », 1930; un homme de paix au « grand cœur », 1936) apparaissent totales, inconditionnelles, sans l'ombre d'un doute, sans jamais d'hésitation. Au moment de la campagne d'Éthiopie et de l'application des sanctions économiques contre l'Italie, réclamées à grands cris par la France, Ungaretti s'indigne de l'attitude anti-italienne adoptée par le pays bien-aimé au-delà des Alpes, sa seconde patrie; il affirme que le but de l'Italie n'est pas de faire la guerre mais seulement « d'assurer le droit à la vie et au travail à de pauvres travailleurs » et déclare orgueilleusement que si son propre enfant avait été assez grand (il lui avait imposé six ans auparavant, à sa naissance, le prénom d'Antonio Benito, fondant significativement en lui les prénoms de son père et du dictateur), il aurait été « fier de le voir partir » pour l'Afrique Orientale. Mais même à près de trois ans du début des hostilités mondiales, rentré à Rome au début de l'été 1942 pour ne pas être interné dans un camp de concentration au Brésil, la foi d'Ungaretti dans la guerre fasciste semble encore intacte, et s'exprime en des termes surprenants de dureté dans une lettre au critique Giuseppe De Robertis récemment publiée, datée « 23-8-XX » (1942): « Dans cette guerre terrible, tout est en jeu, y compris notre être d'Italiens, si l'on devait ne pas vaincre. Je suis fils d'émigrants et je reviens d'un pays, le Brésil, qui a piétiné le talent et la sueur de millions d'Italiens. [...] Nous ne reviendrons pas à la honte de l'émigration, comme le voudraient les crapules qui nous font la guerre, même si nous devions mourir jusqu'au dernier. » Il faudra attendre jusqu'au 24 décembre 1947 pour entendre, dans une lettre à Paulhan de cette date, son premier mea culpa: « Je ne défends pas le Fascisme, bien entendu. Il a commis la plus grave des erreurs : la faute contre l'esprit, en adoptant les lois raciales. Il a été à ce point inhumain dans un pays où l'on n'a jamais oublié la faiblesse de l'homme et la pitié pour l'homme. [...] J'ai appris, par mes erreurs, que ce n'est pas vrai qu'il existe une infinité d'espèces de libertés, que l'on ne sait pas au juste ce que la liberté est. Je l'ai cru au moment du Fascisme. J'ai cru que pour arriver à la liberté il fallait renoncer à une partie de son propre droit à la liberté. Ce n'est pas vrai: on ne fait de cette façon que le jeu des ambitieux, ou celui des avares. » Mais ce n'est que plus tard encore, douze ans après, répondant à une lettre du 3 juin 1959 dans laquelle Paulhan devenu partisan de De Gaulle - lui disait avoir eu l'oc-

casion de penser « que Mussolini était un homme à qui l'on rendra justice quelque jour » et formait pour eux deux le vœu « d'être encore là, pour ce jour », c'est seulement alors qu'Ungaretti se décidera à frapper directement l'idole toujours défendue : « Mussolini, il faudra bien que j'écrive, avant de quitter ce monde, ce que j'en ai pensé et j'en pense. » En fait, la suite montre immédiatement qu'il s'en tient pour l'essentiel à ce qu'il pense de Mussolini au moment où il écrit cette lettre, se limitant à dire, en ce qui concerne les années de la dictature, que sa femme « n'a jamais pu le supporter. Elle sentait bien qu'il aurait fini par être néfaste à tout le monde ». Ainsi, tout en brossant un portrait totalement négatif du défunt dictateur (« plus qu'un fou, un sot »; « Il avait du génie et de la sottise, il était vaniteux et, par vanité, incohérent dans ses pensées et ses décisions. La sottise a fait naufrager son génie »), où il souligne comment, sans dignité, Mussolini avait poussé le pays à la guerre civile, accepté « d'être le pantin de Hitler jusqu'à faire assassiner son beau-fils », donné enfin la preuve d'une peur de mourir digne d'un « misérable lapin » (etc.), il se soucie d'apparaître personnellement sous un jour favorable, en insistant sur sa propre critique du régime.

Si donc Ungaretti ne se prononce pas, en substance, sur les motivations de son primitif rapprochement de Mussolini, dans les lointaines années de la campagne pour l'intervention italienne dans la Première Guerre mondiale (1914-1915), puis de sa longue fidélité au cours de près de trois décennies, il existe toutefois aujourd'hui assez d'éléments pour nous permettre d'avancer une réponse réfléchie, fût-ce en termes préliminaires assez génériques.

En premier lieu, indépendamment du climat globalement favorable aux « illusions », voire aux « bobards » (comme Ungaretti eut plusieurs fois l'occasion de le rappeler) des derniers mois avant l'entrée en guerre de son pays, il ne faut pas perdre de vue quelques données de sa propre biographie; laquelle le prédisposait, pour ainsi dire, à un certain « mussolinisme » de la période précédant la Marche sur Rome: celui relevant d'une idée révolutionnaire d'apparence populiste et anti-bourgeoise conciliable avec ses origines prolétaires de fils d'émigrants - un fait brûlant qu'il n'oubliera jamais, on l'a vu. Chez lui en Égypte, après la disparition prématurée du père qui laissait deux petits garçons en bas âge, la vie était un problème quotidien; dès sa prime jeunesse, ainsi que l'a confirmé la découverte, après sa mort, de ses articles publiés entre 1909 et 1912 dans le journal d'Alexandrie en langue italienne Il Messaggero egiziano, Ungaretti avait réagi ouvertement contre un système social marqué d'après lui par une excessive séparation et inégalité entre riches et pauvres, entre « bourgeoisie » et « peuple ». Cet ancien ressentiment est encore perceptible dans une lettre à Paulhan du 16 août 1948, quand il écrit, s'en prenant hargneusement au « bourgeois » Benedetto Croce : « Oui, il est facile de défendre la liberté d'être riche pour soi et la liberté de crever de faim pour les autres : très facile! » Dès les années égyptiennes, lorsque dans son premier écrit connu (27 novembre 1909) il regrettait « les fausses conventions de notre société qui refuse son pain au meilleur travail », puis dans un article suivant (16 janvier 1910) lorsqu'il s'élevait avec véhémence contre le pouvoir corrupteur de l'argent dans les familles des riches, Ungaretti se battait en fait pour un ordre social plus juste, capable de garantir un emploi digne selon les aptitudes et les mérites de chacun, sans distinctions de classe, et de sauvegarder en même temps la transmission de solides préceptes moraux. Cette vision juvénile et idéaliste d'une communauté humaine réformée selon des principes éthiques devait déterminer à un certain point de sa carrière littéraire son retour (à l'« ordre ») dans le sillon de la « tradition »; elle devait l'amener aussi à adhérer très tôt au mouvement fasciste, d'emblée perçu par lui comme un programme de stabilisation sociale, de défense

des intérêts nationaux et en particulier des droits du « peuple » et du prestige des Italiens à l'étranger. Sur ces derniers points, comme cela a été récemment montré, ses aspirations pouvaient rejoindre du reste celles de milieux progressistes émigrés, en particulier à Paris. Mais la rencontre avec Mussolini, dont il subit immédiatement l'attirance et qui fut bien vite considéré par lui comme un protecteur et un bienfaiteur personnel, allait rester décisive... Il suffit de voir, à titre d'exemple, la lettre à Paulhan d'avril 1925 dans laquelle il lui demande l'autorisation de dédier « A Benito Mussolini, in segno di gratitudine » un ensemble de poèmes récents qui devait paraître dans Commerce - et dont l'importance a été soulignée. Mais déjà à la fin 1919, au moment de publier Allegria di naufragi, Ungaretti dédiait expressément à l'ex-socialiste Mussolini qui avait fondé à Milan Il Popolo d'Italia une de ses premières poésies, composée à Milan avant l'entrée en guerre de l'Italie et intitulée justement Popolo. De cette même page, il écrira plus tard (1931) : « suggérée [...] par l'Homme qui se présentait alors pour la première fois à son cœur [...], tout en étant une petite chose devant la grandeur de ses travaux à Lui, Popolo est pour le poète l'image de la fidélité et, en tant que telle, la plus chère de toutes ses poésies ». A peu près au même instant, dans Il Popolo d'Italia du 13 novembre 1919, Ungaretti affichait son choix politique dans l'Italie de l'après-guerre : « J'adhère aux Faisceaux de combat, le seul parti qui comprenne la tradition et l'avenir de façon authentique. Patrie et révolution, voilà le cri nouveau! » Il est bon de répéter que le facteur « peuple », c'està-dire le fait de se sentir, et de se vouloir exclusivement « peuple », allant jusqu'à dire « je suis peuple italien », et de croire aveuglément que le fascisme était un mouvement réellement révolutionnaire, eut sur lui un poids déterminant. Rien de ce qu'on pourrait ajouter sur ce point capital n'égalerait en force d'évidence le passage suivant d'une lettre à Paulhan de mars 1930 :

« Je sens en Italie une force tragique comme celle qui a rajeuni le monde à la Renaissance. Je sens, je sens qu'ici, ce peuple, travaille à l'avenir. Je ne vis que dans l'espoir d'une plus grande bonté et d'une plus grande justice dans le monde. Et j'ai cette certitude: je n'ai jamais trahi le peuple, jamais, dont je suis sorti, dont je reste le fils: le peuple, je dis ma classe. Il est facile de faire des calembours, sur le fascisme. C'est un signe de résurrection qui se lève avec lui. »

Mais ni les défenses passionnées de Mussolini et du fascisme, ni les furieux emportements contre la France et les Français au moment de la guerre éthiopienne ne purent diminuer, voire seulement modifier en quelque façon l'affection et l'estime de Paulhan pour Ungaretti - et réciproquement. Toute la présente correspondance est là pour le montrer. Au point que, en refermant ce recueil, on peut bien affirmer que ce qui triomphe dans cet extraordinaire échange de lettres est justement le sens de l'admirable amitié qui unit si fortement ces deux hommes l'un à l'autre, annulant distances et peines subies, à travers tant de vicissitudes. « Mon cher Jean », écrit Ungaretti dans la lettre de décembre 1944 déjà citée, alors que reprend leur correspondance après le silence forcé de la période de guerre, « apaisement pour l'âme, après tant d'années si tragiques, cette lettre qui m'arrive de toi et qui me prouve que, malgré tout, une solidarité humaine et une vie de l'esprit existent ». Douze ans plus tard, le 20 décembre 1956, alors que de nouvelles menaces de guerre secouent l'Europe, c'est au tour de Paulhan d'observer : « Rien de très rassurant dans le monde, non. On disait l'an dernier "Tout, plutôt que la guerre". On va dire en 1957 "Presque tout, plutôt que la guerre ". Et en 1958: "Plutôt la guerre que..." Enfin, j'en ai peur. Mais qu'il est bon de songer à toi, et de te parler!» Huit mois après, le 14 août 1957, de nouveau Ungaretti à Paulhan: « Je pense à toi tout le temps parce que je suis angoissé, comme d'habitude, mais, peut-être,

Cahiers

Il est tout à fait exceptionnel que des relations littéraires se transforment en amitiés véritables, totales, profondes, plus fortes que les vicissitudes historiques adverses dont elles auraient pu sortir brisées. Tel fut pourtant le rapport qui rapprocha étroitement Jean Paulhan et Giuseppe Ungaretti pour près de cinquante ans. Français le premier, d'une famille appartenant aux milieux cultivés du Midi, philosophe et d'abord enseignant, puis écrivain et essayiste des plus compétents et aigus, calviniste tempéré par un scepticisme à toute épreuve, homme d'esprit à la curiosité piquante et inlassable mais de tempérament réservé, presque timide de sa personne, à la voix calme ; italien le second, fils de paysans lucquois à demi analphabètes que la misère familiale avait contraints à l'émigration en Afrique, catholique et croyant après une brève phase d'adolescence athée et libertaire, poète, exubérant de nature, parlant haut et roulant les R, les yeux enflammés, prêt par passion à se laisser aller à des transports de colère : qu'est-ce qui les poussa l'un vers l'autre, pour les tenir unis ensuite pour toujours ? Sans doute, à part l'attirance probable du contraire de soi, d'abord la commune générosité de cœur, un identique sentiment du caractère sacré de l'amitié, une même foi dans l'art et le respect réciproque sur le plan humain et professionnel ; en second lieu l'amour pour leurs deux pays, l'espoir (et le rêve) que dans une Europe à reconstruire de fond en comble, France et Italie, oubliant vieilles rancœurs et rivalités, pourraient enfin s'avancer côte à côte, comme un exemple de tolérance et de collaboration entre les hommes.

